

— Henri, Criquet, von Ruff, mes frères ! adieu ! et il prit un élan désespéré.

Mais Paul, qui devinait son intention, lui barra le passage, noua ses bras autour du corps de son ami égaré et l'immobilisa par cette étreinte.

— Du calme, cher monsieur de Simo, notre situation l'exige.

— Tiens, s'écria Criquet, ils font fantasia, c'est drôle ! Eh bien ! puisqu'il faut mourir on mourra, mais au moins on rira.

— Oh ! dit tout à coup Henri, suivez-moi, tournons le village. Courons, courons !

XXXXVII

UNE FÊTE MONSTRUEUSE

« Il font fantasia, » avait dit Criquet, c'était vrai. Les bandits donnaient une fête équestre en l'honneur du roi qu'ils voulaient duper.

Le carré, qui, jusqu'à cent mètres au delà de la forêt, avait été régulier, se rompit, devint cercle, puis ligne de bataille. Chaque chamelier debout sur les étriers, le fusil en l'air, avait lancé sa monture en pleine charge, avait lâché un coup de fusil, s'était arrêté net, avait fait demi-tour sur place, avait pendu son fusil à l'arçon de la selle, avait saisi sa lance et revenait en plein galop reprendre son rang en poussant des cris sur tous les tons de la gamme hurlante.

Après cette première charge en ligne ou en masse, les négriers, revenus au premier point de départ, se lancèrent, les uns après les autres, en une spirale tourbillonnante autour du chef qui ne quittait pas sa victime des yeux. Lances, fusils, sabres, pistolets, étaient jetés en l'air, ressaisis au vol, pointés contre des ennemis imaginaires, déchargés entre les jambes des montures, moulinés dans de menaçants simulacres, pendant que les chameliers, debout sur leur selle, pendus par une jambe, couchés sur le dos, galopaient en hurlant. Le cercle se détendit ; chaque cavalier, après un long et capricieux circuit, venait reprendre son poste et reformer une double haie en avant et en arrière du chef.

Quatre hommes de Calao, quatre chefs se dirigeaient vers le village. Ils allaient présenter les hommages de leur tout-puissant maître et prier le roi Louma de venir honorer la fête de sa présence.

Louma, seul, dans le village, savait depuis la veille que Calao



LOUMA, FIÈREMENT DRAPÉ DANS UN LONG DRAP DE COTON. (P. 338.)

arrivait. Il reçut les négriers et leurs dons d'amitié et déclara que dans quelques instants il irait recevoir son ami Calao et ses propositions de relations bienveillantes. Il s'habilla de son mieux, réunit ses guerriers, ou du moins ceux que la peur n'avait ni fait fuir, ni se terrer, puis vint majestueusement se placer hors du village sur

une grosse pierre qui, dans son idée, était un trône. Ses hommes s'assirent à distance respectueuse, et la fantasia reprit de plus belle. Les négriers, après quelques charges d'ensemble, furent invités à montrer par petits groupes, puis isolément, leurs talents équestres.

Un homme plus soupçonneux que Louma eût immédiatement remarqué que le nombre des négriers diminuait rapidement et, s'il eût cherché au loin, il eût pu voir certains dos velus se dérober dans les hautes herbes de la plaine.

Mais Louma ne se doutait de rien. Fièrement drapé dans un long drap de coton que retenait un énorme camée fait avec un petit miroir rond, la tête majestueusement couverte d'un bonnet de mitron, auquel on avait ajouté deux brides de lacet rouge, sa gracieuse Majesté regardait la fantasia et souriait en fin connaisseur.

De temps à autre il lançait une œillade à sa future victime, puis promenait circulairement sur ses gens des regards triomphants.

Si l'on désire le portrait de ce souverain, nous l'esquisserons en quelques traits :


C'est un grand vilain singe, avec des pattes d'araignée, voilà pour le physique. Au moral, c'est un nègre stupidement prétentieux.

Catherine, dès le commencement de la fantasia, avait compris que sa dernière heure était arrivée. Elle méditait froidement sa dernière action. Elle guettait le négrier qui ne la quittait pour ainsi dire pas des yeux. A un moment de la fête, il fut un instant distrait; Catherine en profita pour saisir un pistolet à la ceinture de son bourreau et se le poser sur la poitrine.

Mais dans ce mouvement précipité elle avait oublié d'armer le chien, elle pressa inutilement la détente.

Calao avait vu le geste. Prompt comme l'éclair, il avait arraché l'arme des mains de Catherine avant qu'elle pût s'en servir.

Le féroce bandit avait pâli, il avait failli perdre sa marchandise. A tout prix il fallait conjurer le retour d'un pareil malheur. Au moyen de deux cordes, il garrotta les deux mains de Catherine à la selle de sa monture; puis il dit à un de ses hommes d'apporter le double Y.

Disons un mot de ce double Y.  L'inspection de la figure fait comprendre la position de la femme dont les mains et les pieds sont liés aux extrémités des deux fourches, pendant que deux fortes courroies maintiennent le dos de la patiente fortement appliqué sur la partie moyenne de l'instrument de torture.

Catherine sentait instinctivement sa perte et cependant elle se reprenait à espérer.

La fantasia touchait à sa fin. Louma, pour ne pas être en reste de cérémonial, avait fait avancer ses guerriers et leur avait prescrit de fêter le puissant ami que les fétiches lui envoyaient.

Les nègres de Louma s'avancèrent en bon ordre, munis d'armes et d'instruments de musique ; — les uns aussi terribles que les autres. — Ils vinrent s'arrêter en rangs réguliers à cinquante pas en avant de Catherine, se regardèrent un instant, puis, raides comme des tiges de fonte, ils commencèrent en sourdine, sur un ton unique, une ritournelle n'ayant qu'une note, un mot, une lettre. Leurs lèvres battaient la mesure. Peu à peu et par degrés ils élevaient la voix, accentuaient le mouvement de leurs lèvres, auquel participaient leurs mâchoires, puis la tête, le cou, le dos, les bras, les jambes, le corps tout entier. La mélodie se changeait en une cacophonie de cris assourdissants, sauvages, déchirants. Le bruit insensiblement redevint chanson chantée, puis dansée pour aller jusqu'au paroxysme. Vingt fois sur vingt figures différentes la chanson et la danse recommencèrent doucement, pour finir en un tourbillon. Ils déployaient dans ces jeux toute la force, la souplesse dont ils étaient capables.

Calao observait et se taisait en plissant ses lèvres. Il n'était pas satisfait.

— On dirait qu'ils se méfient, se disait-il. Il manque ici une bonne moitié du village, je veux les avoir tous. Que faire ? si je tarde davantage, je pourrais être devancé par les amis de cette fille. Cependant, toutes réflexions faites, je dois reconnaître que les plus beaux noirs sont encore ici. Je crois plutôt que les autres ont eu peur et qu'ils ont fui. Mes hommes en vedette dans la plaine me ramèneront les fuyards. Il faut faire revenir ici le plus possible de marchandise.

« Hamet ! fit-il en se penchant vers un des hommes qui ne le quittaient pas, fais distribuer quelques litres d'alcool non préparée à ces imbéciles. Ceux qui se cachent ne tarderont pas à se montrer. »

Hamet exécuta les ordres de Calao et au moment le plus animé de la danse, le « tord-boyaux » du négrier fut versé à pleine coupe.

Louma, que l'odeur seule de l'alcool transportait, se fit remplir, avant partage, une grande écuelle avec le dessus de toutes les bouteilles, outres ou gourdes, et en absorba d'un trait le contenu.

— Bon, beaucoup, dit-il en roulant des yeux convulsés par ses nerfs surexcités.

Ainsi que l'avait prédit le négrier, les sauvages danseurs se ruèrent sur la boisson qui leur était versée. Tous voulurent avoir bonne part. Ceux des nègres qui s'étaient cachés accoururent. Déjà les vapeurs de l'eau-de-vie montaient au cerveau de Louma.

— La femme, la blanche ! dit-il.

Il se leva et vint vers Catherine.

— Attends, dit Calao, assieds-toi là. Ta dignité de roi ne te permet pas d'agir ainsi. Je veux te la remettre comme il convient. Pense à être agréable à ta fiancée.

— C'est bien, je suis roi, je sais ce que je dois faire. J'attendrai cinq minutes.

XXXXVIII

LA LIVRAISON.

Le chameau de Catherine plia les genoux. Calao fit approcher six hommes. Quatre d'entre eux saisirent les pieds et les mains de la captive, un autre empoigna sa chevelure à pleine main, pendant que le dernier la prenait par la ceinture. Tout mouvement volontaire était impossible à la patiente. Les six négriers la portèrent sur l'instrument de supplice et l'y fixèrent solidement. Calao, qui prévoyait que sa marchandise chercherait à se briser la tête sur les pierres, avait fait placer le double Y, de façon à empêcher cet acte de désespoir.

Ces préparatifs avaient à peine duré deux minutes.

— Puissant roi, dit Calao en s'approchant de Louma, je suis prêt à accomplir ma promesse ; puis-je compter que tu tiendras la tienne.

— Prends tout, mais donne-moi la blanche, répondit cette brute déjà ivre.

— Quelle amitié feras-tu à ta fiancée, avant de l'introduire dans ta royale case ?

— Je sais ce que je dois faire, répliqua Louma en s'avancant avec une gamelle pleine d'eau-de-vie. Femme blanche ! continua-t-il, je suis roi tout-puissant. Tous ces nègres sont mes sujets, je puis leur faire trancher la tête sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit. J'ai autant de femmes dans ma case que dix rois mes voisins